Raum404
+ Estran Architectes
Zéro déchet

P13 | QUARTIERS DE DEMAIN

Perspective 13

Raum404 + Estran Architectes

Ouvrir graduellement l'école sur le quartier

Équipe
Raum404
+ Estran Architectes
+ T/E/S/S Atelier d'ingénierie
+ Éléments Ingénieries
+ Alphaville
+ Bérénice pour la ville et le commerce

Site
Le Mans, quartier des Sablons

Projet
Restructuration de l'immeuble de bureaux « Le Laffitte », de son rez-de-chaussée commercial et d'une moyenne surface alimentaire, et aménagement des espaces publics attenants

Lancée à l'initiative du Président de la République, la consultation internationale Quartiers de demain a mobilisé tout au long de l'année 2025 trente équipes pluridisciplinaires – architectes, urbanistes, paysagistes – dans dix quartiers prioritaires de la politique de la ville. L'objectif : faire de l'aménagement et de l'architecture des leviers d'accélération des transitions socio-écologiques, revaloriser l'héritage bâti des quartiers prioritaires et engager de nouvelles méthodes de co-construction des projets avec les habitants.

Les Perspectives Quartiers de demain sont le fruit de cette immersion inédite. Réflexions situées, mises en perspectives et propositions concrètes – écrites par les concepteurs eux-mêmes – elles abordent les grands enjeux rencontrés au cours de la consultation : la réhabilitation des grands ensembles du XX^{e} siècle, l'aménagement par le paysage, le plaisir d'habiter son logement et son quartier, l'adaptation face au changement climatique, l'inclusion et la participation citoyenne, etc.

Les Perspectives Quartiers de demain constituent une mémoire vivante de la consultation internationale, fruit d'une année de mobilisation autour des quartiers prioritaires des politiques de la ville.

L'entropie est une grandeur physique qui caractérise le degré de désorganisation d'un système. Introduite en 1865 par Rudolf Clausius, elle est nommée à partir du grec entrope littéralement action de se retourner pris au sens de « action de se transformer »[1]

Déchets

Les déchets sont un reste, un rebut, quelque chose que l'on cherche à éliminer. On les repousse au plus loin, derrière le portail d'un immeuble ou dans les recoins obscurs, comme si une honte les habitait. Pourtant, ce qui entre doit nécessairement sortir : c'est une loi de la nature comme de l'espace. Mais le déchet ne veut pas être vu ; il doit disparaître, comme effacé à jamais de notre horizon.

Et pourtant, nous vivons entourés de déchets. Nous les expulsons de nos corps et de nos vies : les feuilles mortes que l'automne balaie plus loin, les poubelles que l'on sort le matin avant d'aller travailler, les verres déposés dans le container du recyclage. Mais le déchet ne disparaît pas. Il reste.

La politique du recyclage, véhiculée par le logo rassurant des trois flèches vertes, suggère un mouvement perpétuel : une matière qui renaîtrait indéfiniment d'elle-même. Une vision circulaire, presque alchimique, qui fait écho à la maxime de Lavoisier – « *rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* ». Or dans le domaine des déchets, cette formule n'est pas exacte : recycler suppose toujours d'ajouter de l'énergie, et souvent de compléter la matière manquante. Même dans les sociétés dites avancées, il reste toujours un résidu, un déchet du déchet. Malgré les progrès spectaculaires, la question des déchets – ménagers, de construction ou industriels – demeure un problème environnemental majeur à l'échelle mondiale.

Dans le cadre de l'exposition *Matière Ultime* à l'EPFL[2], nous avons cartographié les sites d'enfouissement en Suisse : un point pour chaque lieu. Le constat est frappant : seules les zones montagneuses et les régions les moins habitées semblent encore épargnées. Partout ailleurs, les déchets s'amoncellent sous nos pieds.

Bien sûr, l'humanité a toujours produit des rebuts. L'Antiquité elle-même nous a légué le Monte Testaccio, colline de tessons d'amphores accumulés au bord du Tibre. Mais ce monticule s'est lentement couvert de végétation, jusqu'à devenir un écosystème. Rien de tel pour nos déchets modernes : produits chimiques dérivés du pétrole, matériaux composites, métaux lourds. Ces rebuts ne se dégradent pas, ou alors en polluants encore plus toxiques. Ils doivent être isolés des milieux naturels sous peine de mettre en péril la vie des espèces, à commencer par la nôtre. Et cela, sans même aborder la question des déchets nucléaires.

Ce sol anthropique que nous avons révélé par nos cartes n'est que le reflet local d'une réalité globale : sous nos pieds s'étend une géographie invisible de décharges. La rendre visible, c'est déjà prendre acte de notre responsabilité commune. La réduction des déchets n'est plus un simple objectif vertueux, c'est une urgence écologique et politique à laquelle architectes et urbanistes doivent désormais répondre.

Vers un projet « zéro déchet »

Le monde contemporain se confronte à une crise sans précédent : celle des déchets, par leur quantité inédite et par leur nature toujours plus complexe. L'histoire longue de la ville avait jusque-là produit des strates de matière en continuité avec les cycles naturels : briques d'argile, pierre, bois, chaux, terre cuite. La révolution industrielle a rompu ce rythme séculaire. Le paradigme de la ville palimpseste, où chaque époque venait réécrire patiemment sur les couches précédentes, a été bouleversé. Le XX^{e} siècle a produit en un laps de temps minime une masse de matière que des siècles d'histoire n'avaient jamais accumulée.

L'exploitation des énergies fossiles, moteur premier de cette transformation, a non seulement modifié l'échelle de production mais également la nature même des matériaux. Aux matières stables, durables, capables de se réinscrire dans de nouveaux cycles, se sont substitués les polymères, les composites, les alliages instables, les plastiques, dont la fragilité chimique et la lente dégradation posent des problèmes insolubles. Ces matériaux ne se réinsèrent pas dans les équilibres naturels ; ils les dérèglent.

Aujourd'hui, un seuil symbolique a été franchi. Selon les recherches menées par l'équipe de Ron Milo à l'Institut Weizmann, en 2020, la masse globale des objets manufacturés – ce que les scientifiques nomment la masse anthropogénique – a dépassé celle de la biomasse vivante de la planète.

Concrètement, le poids du béton, de l'asphalte, des métaux, du plastique et du verre est désormais supérieur à celui de l'ensemble des arbres, plantes, animaux et micro-organismes. Ce basculement historique n'est pas seulement une donnée statistique, il marque une inversion profonde de l'ordre matériel : l'humanité a fabriqué un monde minéral et artificiel plus lourd que le vivant lui-même.[3]

1 Informations lexicographiques [archive] et étymologiques [archive] de « entropie » dans le Trésor de la langue française informatisé, sur le site du Centre national de ressources textuelles et lexicales.
2 Raum404 (2022) Matière Ultime. Exhibition produced in collaboration with Archizoom, École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL), Lausanne, Switzerland, 24 February – 30 April 2022.
3 Elhacham, E., Ben-Uri, L., Grozovski, J., Bar-On, Y.M. and Milo, R. (2020) 'Global human-made mass exceeds all living biomass', Nature, 588(7838), pp. 442–444.

Déchet Ultime, matière instable issue du recyclage enfouie, crédit Raum404, crédit photographique Solène Hoffmann

Matière Ultime, exposition Raum404 dans l'espace Archizoom EPFL 2022, crédit photographique Katia Naouri

Dans cette masse anthropogénique, la part du bâtiment et des infrastructures domine. Routes, parkings, ponts, immeubles, barrages : tout un socle de matière qui, souvent, est déjà en ruine avant même d'avoir servi son plein usage. L'obsolescence programmée des programmes bâtis, leur abandon précoce, leur inadéquation avec les évolutions sociales, en font un gisement de déchets en devenir. Les villes contemporaines portent ainsi en elles une masse latente de rebuts. Héritage encombrant, que le changement climatique et la raréfaction des ressources obligent désormais à affronter de face.

Le projet « *zéro déchet* » n'est pas une utopie hors-sol. Il s'inscrit dans cette urgence. Il ne s'agit pas seulement de détourner une part des flux, mais de repenser en profondeur le rapport aux ressources, aux processus de construction, aux rythmes d'usage et de transformation. Il s'agit aussi de redéfinir un commun sensible : reconnaître que la matière circule, persiste, et que chaque geste architectural s'inscrit dans ce cycle élargi de production et de dissipation.

Métabolisme urbain : entre raison technicienne et vision politique

La notion de métabolisme urbain permet de penser la ville autrement que comme une collection de bâtiments. Elle l'envisage comme un organisme, traversé de flux de matière et d'énergie, ancré dans un écosystème plus vaste dont il dépend. Mesurer ces flux, c'est rendre visible l'empreinte environnementale des établissements humains. C'est aussi mettre en lumière les interdépendances entre ce qui entre – matériaux de construction, énergie, nourriture – et ce qui sort – déchets solides, eaux usées, chaleur dissipée.

Cette approche a une portée heuristique considérable. Elle donne des instruments rationnels et quantitatifs : statistiques, cartes, inventaires de flux. Elle dépasse le simple calcul. Elle réinscrit l'architecture et l'urbanisme dans la continuité du vivant. Loin d'un geste isolé, construire revient à intervenir dans un cycle de matière, à orienter des flux déjà en mouvement.

Le métabolisme urbain impose ainsi une nouvelle échelle de responsabilité. L'acte de bâtir ne peut plus être envisagé uniquement sous l'angle formel ou fonctionnel. Il doit être situé dans l'épaisseur matérielle du territoire : mines et carrières d'où l'on extrait, décharges et incinérateurs où l'on rejette. Chaque bâtiment devient un nœud dans une chaîne élargie de transformation de la matière.

La proposition théorique de Pierre Desvaux éclaire ce déplacement. Il suggère de considérer les infrastructures non pas seulement comme dispositifs techniques (routes, réseaux, canalisations) mais comme un *ensemble de pratiques et de pouvoirs qui canalisent et orientent les flux dans les milieux urbains*[4]

Autrement dit : derrière chaque flux de matière se tient une organisation politique qui l'autorise, le règle, le dirige. Le métabolisme urbain n'est pas seulement un concept technique : il est un instrument critique pour mettre en évidence les choix collectifs qui organisent la circulation de la matière dans les villes.

Dans cette perspective, la stratégie « zéro déchet » prend un sens plus large. Elle ne se limite pas à une réduction des volumes. Elle engage un projet politique : transformer la gestion des flux en y intégrant la réutilisation, le réemploi et la sobriété. C'est moins une opération de nettoyage qu'un changement de paradigme.

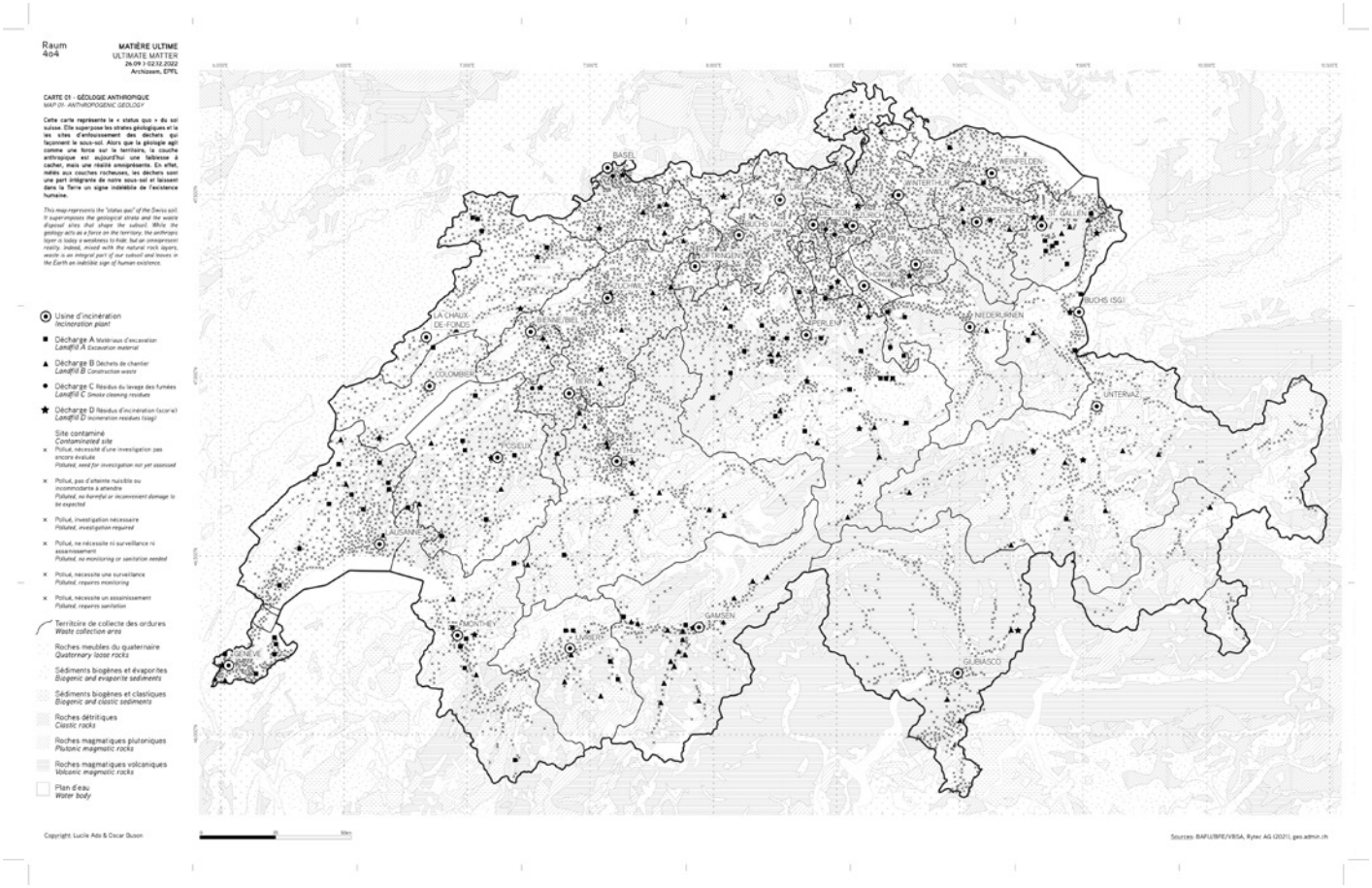
Réemploi : entre faisabilité technique et blocage structurel

Le réemploi, dans le domaine de la construction, n'est pas une nouveauté. Dans les villes anciennes, la récupération des pierres de taille, des bois de charpente ou des briques était une pratique courante. Les ruines servaient de carrières ouvertes, fournissant les matériaux nécessaires à de nouveaux édifices. Ce qui est devenu « déchet » dans nos sociétés industrielles était jadis un gisement immédiatement réutilisé. La modernité a rompu cette continuité. L'accélération des rythmes de construction, la normalisation des produits, la spécialisation des filières ont rendu les matériaux moins interchangeables, moins aisés à récupérer. L'essor du béton armé et des composites a encore accentué cette difficulté : leur déconstruction se révèle délicate, leur séparation quasi impossible, leur réemploi marginal.

Le cadre réglementaire tente aujourd'hui d'accompagner un retour du réemploi. La loi française AGEC[5] impose, par exemple, la réalisation de diagnostics préalables à toute opération de démolition, pour tracer les gisements de matériaux. Mais ces obligations s'arrêtent au constat : rien n'oblige à réemployer réellement les ressources identifiées. La déconstruction sélective reste l'exception, la démolition brute demeure la règle.

Pourtant, les ressources existent. Des plateformes comme Opalis en Europe ou Cirkla en Suisse recensent et organisent les filières de réemploi, en reliant chantiers de démolition et besoins de nouveaux projets. Le programme de recherche européen FCBRE[6] a quant à lui montré que moins de 1 % des matériaux issus de la déconstruction étaient aujourd'hui réutilisés dans le bâtiment, alors que les objectifs européens visent une hausse à 50 %. Ce décalage illustre la force des blocages. La technique n'est pas absente, mais elle se heurte à des normes, à des inerties économiques, à un cadre industriel qui privilégie le neuf. Le réemploi ne souffre donc pas d'un manque de savoir-faire.

4 Desvaux, P. (2019) 'Pour une approche qualitative du métabolisme urbain. L'exemple des voies métaboliques des déchets plastiques au Caire (Égypte)', Flux, 116-117(2), pp. 147–160. doi:10.3917/flux1.116.0147.
5 Ministère de la Transition écologique (n.d.) Le diagnostic « produits, équipements, matériaux et déchets » (PEMD).
6 FCRBE (2023) Facilitating the circulation of reclaimed building elements in Northwestern Europe.



Cartographie des points d'enfouissement des déchets ménagers après recyclage en Suisse, exposition Matière Ultime Raum404 dans l'espace, Archizoom EPFL 2022, crédit Raum404

Avant/après, recomposer la volumétrie et les fonctions autour de l'orgue et du labyrinthe bioclimatique. Maquette du projet de transformation du bâtiment Laffitte 2025

Ce qui manque, c'est une volonté politique capable d'imposer sa systématisation. Les expériences pilotes prouvent que c'est possible : planchers conservés, structures métalliques réintégrées, bétons concassés et réinjectés dans de nouveaux cycles. Mais ces démarches restent marginales tant que les coûts, les délais et les normes continuent à privilégier la logique linéaire du tout-jetable. Le levier est d'abord politique et culturel : reconnaître la valeur de ce qui est déjà là.

Mettre en œuvre : les voies du métabolisme urbain

Un chantier « zéro déchet » ne se décrète pas, il se construit dans le détail des pratiques. Sa mise en œuvre engage à la fois la technique, l'organisation et la politique.

Une question de rythme et de synchronisation. Le chantier n'est pas une parenthèse hors du monde, mais un temps inscrit dans la vie du quartier. Installer une unité de tri, de stockage ou de transformation des matériaux in situ suppose de négocier avec les habitants, les usagers, les logiques de circulation. Comment faire coexister une plateforme de réemploi avec un espace résidentiel ? Comment concilier le temps du chantier et le temps de la ville ?

Une question de savoir-faire. La déconstruction sélective exige des compétences nouvelles. Là où la démolition traditionnelle détruit en masse, la déconstruction doit déposer avec soin, extraire pièce par pièce, préserver les qualités mécaniques des éléments. C'est une opération fine, presque chirurgicale, qui demande de réinventer les gestes et les outils.[7]

Une question juridique et normative. Les normes de construction actuelles consacrent des standards de sécurité et de performance qui s'accordent mal avec le réemploi. Les garanties décennales, les certifications, les assurances se fondent sur des matériaux neufs et homogènes. Intégrer des éléments réemployés revient à sortir du cadre. La filière du bâtiment est corsetée par un arsenal réglementaire qui fait du réemploi une démarche hors norme, et donc risquée.

Mettre en œuvre une stratégie « *zéro déchet* » dans le bâtiment, c'est donc interroger l'ensemble de la chaîne : du droit à la technique, du chantier au quartier, du savoir-faire artisanal à la logistique industrielle. C'est déplacer le centre de gravité du projet, en considérant non seulement ce que l'on construit mais aussi ce que l'on déconstruit et ce que l'on transmet.

Le chantier comme dévoilement

« Derrière le mot douteux d'esthétisation, il y a cette question du temps commun et du monde sensible partagé. »[8]

Le chantier n'est plus seulement un moment de production matérielle, il devient un espace de dévoilement. C'est là que les flux apparaissent, que les matières changent de statut, que la logique du réemploi peut être rendue visible.

L'« *esthétisation* » du chantier, terme souvent suspect, cache pourtant une vérité essentielle : faire du chantier un lieu partagé. Non pas seulement un espace fermé, réservé aux ouvriers et aux machines, mais un temps commun, où habitants, usagers et passants peuvent percevoir les circulations de matière. Rendre visibles les flux, c'est reconnaître que le déchet n'est pas une disparition mais une transformation.

Dans cette perspective, le chantier devient un espace politique. Il met en lumière les arbitrages, les choix collectifs, les pratiques concrètes qui déterminent la gestion des matières. Loin d'être un temps mort, il devient une scène où se joue une nouvelle esthétique du commun : non pas cacher les déchets, mais les mettre en partage, en dévoiler les processus.

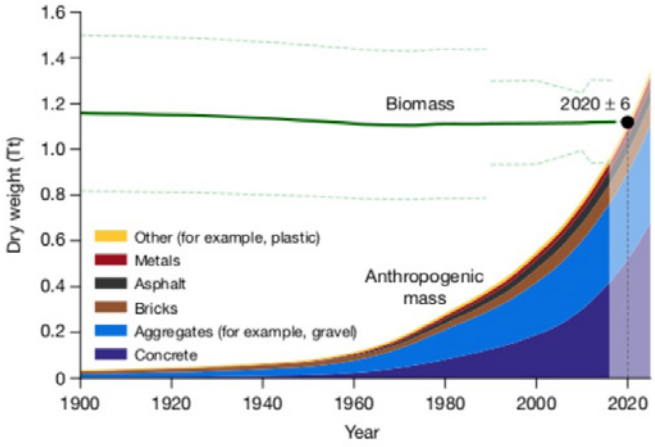
Vers une architecture des 6R et de l'entropie

Refuser, réduire, réemployer, réutiliser, recycler et réinventer ne sont pas seulement des mots d'ordre techniques. Ils dessinent une véritable architecture de l'entropie : une manière d'habiter la matière et l'espace en assumant leur finitude, leur transformation, leur mémoire. Ces six principes ne s'ajoutent pas en surface comme un guide pratique du « *bon chantier* ». Ils expriment une nouvelle manière de concevoir la ville, le bâtiment et même le temps.

Refuser signifie rompre avec l'obsession moderne pour la surenchère technique. La logique productiviste a fait des bâtiments des machines hyperéquipées, bardées de dispositifs mécaniques fragiles, énergivores et coûteux. Refuser, c'est assumer une part d'imperfection et préférer l'intelligence climatique aux artifices techniques. C'est retrouver des murs et des toitures qui respirent, des espaces qui dialoguent avec le dehors plutôt que de s'enclore dans une bulle thermique standardisée. Dans une architecture de la conscience, la frontière entre intérieur et extérieur n'est plus un mur aveugle : elle devient membrane. Elle filtre, elle régule, elle s'épaissit en loggias, en jardins d'hiver, en espaces-températures qui modulent le rapport au climat. Refuser, c'est aussi refuser l'illusion du recyclage infini, reconnaître que chaque cycle comporte des pertes, et que la seule voie réaliste consiste à réduire et transformer en amont.

Au Laffitte, ce refus se traduit par le choix d'un confort d'été assuré non par des machines climatisantes, mais par des dispositifs low-tech : inertie des dalles, ventilation nocturne, végétation et un labyrinthe thermique construit en parpaings réemployés. La technique n'est pas niée, mais ramenée à une intelligence simple, intégrée, durable.

7 Rotor Deconstruction (n.d.) About us | Reuse of building materials made easy.
8 Rancière, J. (2018) 'Entre esthétique et politique, les frontières deviennent poreuses', Le Monde, 5 July.



Graphique de la quantité de biomasse en relation avec la quantité de produits anthropogéniques

Matériaux de réemploi sur chantier, image étude ADEME 2025

Réduire n'est pas synonyme de manque mais de précision. Réduire la surface chauffée, réduire l'empreinte matérielle, réduire la consommation d'énergie fossile : c'est ramener l'architecture à l'essentiel. Réduire, c'est accepter que le confort n'est pas uniforme mais différencié : certaines pièces chauffées, d'autres tempérées, d'autres encore ouvertes et poreuses aux saisons. Cette diversité produit une qualité d'habiter plus riche que l'homogénéité standardisée. Réduire, c'est aussi densifier autrement, en substituant à l'accumulation de mètres carrés privés la générosité des espaces communs : cuisines partagées, ateliers de réparation, salles de projection, bains collectifs. Dans l'architecture de la conscience, la réduction individuelle se transforme en augmentation collective.

Au Laffitte, ce principe se concrétise par un chantier circulaire où aucun déchet n'est évacué inutilement : gravats et terres sont réemployés in situ pour modeler le terrain, aménager des reliefs paysagers et assurer l'accessibilité. Sur le plan énergétique, la réduction passe par l'usage d'un réseau de chaleur renouvelable à 90 % et la production photovoltaïque en toiture. Moins de ressources mobilisées, mais plus de qualité spatiale et de communs.

Réemployer inscrit l'architecture dans la continuité des flux de matière. Les structures, poutres, charpentes, métaux, pierres traversent plusieurs vies. Le réemploi prolonge la durée de ce qui existe déjà, il réduit la rupture radicale entre passé et présent. Mais il suppose une transformation profonde de la conception : il ne s'agit plus de construire pour durer indéfiniment, mais de construire pour être démonté, déplacé, réassemblé. Le bâtiment devient réversible, chaque élément est pensé comme un futur gisement. Dans cette perspective, le réemploi est une pédagogie du temps : il rend visible l'épaisseur historique de la matière et apprend à composer avec ce qui persiste.

Au Laffitte, ce geste prend la forme d'un réemploi direct des structures métalliques : les IPE sont réintégrés comme éléments porteurs du nouveau projet. Les poutres Warren reprennent place, supportant une pergola végétalisée et équipée de panneaux solaires. Ces pièces, loin d'être des rebuts, deviennent la trame de la nouvelle architecture.

Réutiliser ajoute la dimension créative. Là où le réemploi conserve la fonction, la réutilisation détourne, transforme, improvise. Une poutre qui portait devient pergola, un mur de soutènement se convertit en façade protectrice, une tôle en coffrage. Réutiliser, c'est inventer des hybridations inattendues, accepter l'accident, ouvrir la porte à l'improvisation. Dans le chantier, ce geste devient un moteur esthétique : il donne à voir la mémoire des usages passés et la créativité des détournements. L'architecture de la conscience se nourrit de cette capacité à produire du nouveau à partir de l'ancien, à révéler la plasticité du matériau et l'intelligence de ses transformations.

Au Laffitte, la réutilisation se manifeste dans la reconversion des poteaux en béton, autrefois porteurs, en éléments de façade protectrice. Les allèges en béton deviennent supports des coursives. Ces gestes donnent au bâtiment une nouvelle écriture, faite de continuités et de détournements créatifs.

Recycler engage le passage à une transformation plus radicale. Concasser, broyer, refondre, recomposer : le recyclage ne masque pas la fin d'un cycle, il l'assume. Mais dans une architecture consciente, il s'accompagne d'une reconnaissance de la mémoire matérielle : le béton concassé garde trace des murs qu'il fut, les terres excavées parlent encore du sol qu'elles composaient. Recycler devient une manière de faire surgir l'histoire dans la matière neuve, d'inscrire la mémoire dans l'épaisseur du sol et des murs. Le recyclage n'est pas une pure neutralisation du passé, mais une réinscription de ses traces dans le présent.

Au Laffitte, les bétons sont concassés et transformés sur place en granulats. Les gravats, terres et matériaux en fin de cycle deviennent matière première pour de nouvelles couches constructives. Le chantier devient atelier de transformation, révélant que rien ne disparaît, tout se recompose.

Réinventer, enfin, est le geste décisif. Il ouvre vers une nouvelle esthétique et une nouvelle politique de l'architecture. Réinventer, c'est transformer le rebut en ressource, mais aussi en projet collectif. Réinventer signifie que les bâtiments ne doivent pas seulement consommer moins, mais produire plus : produire de l'énergie grâce à leurs toits et leurs façades, produire de la nourriture grâce aux serres et aux jardins, produire du commun en multipliant les espaces partagés.

C'est une architecture qui accepte l'entropie, qui sait qu'elle se dégradera, mais qui conçoit dès le départ son démontage, sa transformation, son retour à la matière première. Une architecture qui ne nie pas le temps mais en fait une composante esthétique : la patine, l'usure, la transformation deviennent des qualités.

Au Laffitte, la réinvention prend la forme d'un toit-terrasse productif : belvédère, espace maraîcher, lieu d'échanges et de convivialité. Les contraintes deviennent opportunités : les parpaings servent au labyrinthe thermique, les allèges supportent les coursives, les tôles déclassées sont valorisées en aménagements paysagers. L'édifice cesse d'être un simple abri pour devenir producteur d'énergie, de nourriture et de communs.

Ainsi compris, les 6R cessent d'être une liste fermée. Ils deviennent une grammaire ouverte, un langage pour penser l'architecture comme un organisme vivant, respirant, productif. Dans cette perspective, un chantier « *zéro déchet* » n'est pas seulement un chantier sobre. C'est un chantier qui respire avec son environnement, qui assume ses pertes et les transforme en ressources, qui fait émerger de nouveaux imaginaires.

Le bâtiment n'est plus une machine close, mais une membrane, une réserve, un paysage productif. Il devient acteur de la transition, laboratoire d'une nouvelle manière d'habiter le monde.

Depuis la place, le Laffitte fait peau neuve, les espaces extérieurs permettent une variété d'usages. Maquette du projet de transformation du bâtiment Laffitte 2025

La coursive une épaisseur intermédiaire pour gérer le climat et l'activité du bâtiment. Illustration d'une coursive extérieure, projet de transformation du bâtiment Laffitte 2025

Les Perspectives Quartiers de demain

Ylé
Ancrages locaux et pédagogie écologique

Atelier Marion Talagrand
L'approche de la micro-histoire

Obras
Bricolage et maintenance : retrouver le droit commun à la ville

Studio Gang
La Chaufferie, une infrastructure de soin

Lab705
Concertation et participation

Perrault + MBL architectes
Connecter les sols + Dédensifier de l'intérieur

La Soda + E. Bonduelle
De la machine à l'outil : pour une architecture conviviale

Devaux & Devaux
De la nécessité de l'équipement culturel dans la transformation des QPV : penser la relation dedans-dehors

Devaux & Devaux + Freaks + I. Chervet
De la réparation à l'habitabilité : méthode d'intervention sur le patrimoine bâti et paysagers des QPV

Osty et associés
De l'accompagnement des usages dans l'espace public

L'Anton & Associés
Dessiner le temps

L'Anton & Associés
Du « sauvage protégé » à la ville-écosystème programmée

Ylé
Du trottoir à la cour d'école : la ville à hauteur d'enfant

Alep paysagistes
Eau et trame bleue

l'AUC
Espaces ouverts contre espaces verts

Atelier Marion Talagrand
Les espaces publics à intensité variable

Agence Traverses + Estudi Martí Franch
L'existant – L'attendu et l'inattendu – L'imprévisible

LIN
L'exosquelette

Sara de Gouy + Vurpas
Fabriquer la ville à hauteur d'enfants

Syvil architectures
Faire coque neuve : construire pour le changement

Studio Gang
France & États-Unis : Regards croisés sur les quartiers prioritaires

Ilex
Gestion commune

Syvil architectures
Grands ensembles et programmation

Sergison Bates + Atelier Hart Berteloot
Habiter par les meubles : une lecture de l'espace domestique

Folléa-Gautier
Justice nourricière dans les quartiers populaires

51N4E
Maintenir et prendre soin

XDGA
Manifeste du vide

dadour de pous
Mettre en relation

Cathrin Trebeljahr
Ouvrir graduellement l'école sur le quartier

Ilex
Un parc pour et avec les enfants

Agence Réseau(x) + Vurpas
Le paysage contemporain : Vers un es-parc public généralisé

Cathrin Trebeljahr
Penser la cour de récrée

BASE
Une pièce en plus

La Soda + E. Bonduelle
La place des enfants dans la « pensée collective » et l'espace public dans les QPV

LIN
Le podium productif

Batlle I Roig
Politique de l'eau

Batlle I Roig
Politique des nouvelles centralités

l'AUC
Pour des quartiers hospitaliers

h2o
La préfiguration

Topotek1
Principes d'intervention minimale

Perrault + MBL architectes
Programmation en vases communicants et agilité des usages

Osty et associés
Les qualités du vide

Folléa-Gautier
Refaire quartier par le vivant

Atelier du Rouget
Régénérer Lodève en ville éponge

Lab705
Rénover avec et auprès des habitants

51N4E
Renverser le regard

Topotek1
La requalification de l'espace

Paola Viganò
La révolution des structures faibles

dadour de pous
S'acclimater

Raum404 + Estran
S'adapter

Paola Viganò
Se rematérialiser : une ville pensée par le corps

grue + XDGA
Le sol comme récit

Atelier du Rouget
La soustraction positive

Obras
Sur les synergies d'usages et la constitution de l'espace public

Estudi Martí Franch
Transformer la ville avec les brigadistes jardiniers : un projet pour les lisières naturbaines

Sergison Bates + Atelier Hart Berteloot
La transition de la polychromie

Alep paysagistes
Vers des nuits bienveillantes pour les quartiers de demain

BASE
La ville des enfants

h2o
Vivre avec les saisons

Raum404 + Estran
Zéro déchet

Comité des partenaires du programme

- Cité de l'architecture et du patrimoine
- Banque des territoires
- Agence nationale de la cohésion des territoires (ANCT)
- Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine (ANRU)
- Union sociale pour l'habitat (USH)
- Conseil national de l'ordre des architectes (CNOA)
- Fédération française du paysage (FFP)
- Association des maires de France (AMF)
- Club Ville Aménagement
- Intercommunalités de France
- Réseau National des Centres de Ressources Politique de la Ville
- Ville & Banlieue
- France Urbaine
- Réseau national des aménageurs (RNA)
- Fédération Nationale des Conseils d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement (FNCAUE)
- Fédération nationale des agences d'urbanisme (FNAU)
- Mission Interministérielle pour la Qualité des Constructions Publiques (MICQP)
- Comité d'histoire de la politique de la ville
- Institut de la concertation et de la participation citoyenne (ICPC)
- École du renouvellement urbain (ERU)
- Efficacity
- France Ville et Territoire Durable

Retrouver l'ensemble des Perspectives Quartiers de demain
sur www.quartiers-de-demain.archi.fr

Contact : quartiers-de-demain@developpement-durable.gouv.fr

978-2-488069-30-4

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

epau

Tour Séquoia
1 place Carpeaux 92055
La Défense Cedex
Tél. : +33(0)1 40 81 93 27
epau.fr
quartiers-de-demain.archi.fr

Fruit d'un dialogue interministériel, le programme Quartiers de demain est porté par le ministère de l'Aménagement du territoire et de la Décentralisation, le ministère de la Transition écologique, de la Biodiversité et des Négociations internationales sur le climat et la nature, le ministère de la Culture, le ministère de la Ville et du Logement. Il est conduit par le groupement d'intérêt public l'Europe des projets architecturaux et urbains, en partenariat avec l'Agence nationale de la cohésion des territoires, l'Agence nationale pour la rénovation urbaine, la Cité de l'architecture et du patrimoine, la Banque des territoires et le Conseil national de l'ordre des architectes.

GOUVERNEMENT
Liberté
Égalité
Fraternité

Partenaires

ANRU Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine

anct agence nationale de la cohésion des territoires

BANQUE des TERRITOIRES

ORDRE DES ARCHITECTES

CITÉ ARCHITECTURE & PATRIMOINE